

Maurice MAMON

L'Amant des heures grises

Résumé

A l'inverse de la majorité des "jeunes" écrivains, j'ai commencé par écrire un livre de pure imagination : " La grande Muraille sous la Lune ", alors que celui-ci est en grande partie autobiographique.

L'histoire se déroule dans la ville de Poitiers, pendant les quatre années de la période de l'Occupation.

Boris, le personnage principal a treize ans en 1940. Cet adolescent au caractère extrêmement complexe, est d'une grande précocité intellectuelle, physique en même temps que sexuelle. Il est sous l'entière dépendance psychologique de sa mère, Sonia. Celle-ci, au caractère singulier, excentrique, élève son fils d'une manière parfaitement originale, notamment pour l'époque. Tout en lui inculquant les formes les plus exquises des relations mondaines, elle l'entraîne à sortir des sentiers battus par la société provinciale de l'époque, et le pousse à devenir un séducteur non seulement des cœurs, mais aussi des corps, avant l'âge.

Ce livre est néanmoins plus ambitieux que son titre ne peut le laisser paraître. Il comprend de nombreux tableaux s'insérant dans plusieurs catégories d'accrochages :

- Initiation sentimentale et sexuelle d'un jeune garçon
- Sa formation, en même temps, de futur homme du monde : analyse des mœurs de la haute-bourgeoisie de l'époque, dans des chroniques provinciales.
- Formation spirituelle, philosophique et même patriotique, de cet adolescent, dans une période incertaine et troublée.
- Introduction de la petite histoire dans la grande : mort d'un héros, et description des risques courus par une famille aux apparences frivoles, mais au patriotisme solidement ancré.

Cependant, l'humour essaie de ne jamais être absent dans ce récit. Aussi bien dans les dialogues de Boris-narrateur, sous le regard constamment amusé en même temps que lucide, et parfois mélancolique de l'auteur.

Ce roman est un hymne à la vie et à l'amour toujours victorieux, même dans les périodes les plus grises où la mort ne cesse de rôder.

Extrait

MAIN-MISE EN DOUCEUR

LES BIGOTES ET LES CAGOTES

Lorsque tout le monde fut prêt à passer à l'action, rangé en ordre de bataille, afin d'investir la bonne société de Poitiers, Sonia avait fait une sorte de répétition générale avec Boris. Elle avait passé en

revue toutes les bottes secrètes qu'elle lui avait apprises, pour sortir vainqueur des combats amoureux, même les plus difficiles. Elle en rajouta une nouvelle.

☒ Dans ton arsenal de séduction, tu ne dois pas oublier une arme fatale, composée de deux éléments. Pour être certain de son efficacité, il faut respecter pour chacun, un ordre très strict. D'abord tu commences par déclarer à la femme convoitée, que tu n'en as jamais rencontré d'aussi intelligente, et que cela te bouleverse. Ensuite, deuxième partie, tu continues un peu sur le même registre, mais pas trop longtemps. Puis tu prends un air troublé, un peu gêné, comme si tu te jetais à l'eau, tu lui avoues qu'il n'y a pas que son esprit qui soit attrayant. Elle a la chance d'être comblée des dieux, et possède des formes tout aussi attirantes que son esprit. Tu te sens tout remué, malgré tes efforts pour chasser de ta tête des pensées embarrassantes. Normalement, après un tel déploiement stratégique, tes affaires ne peuvent que se trouver en très bonne voie. N'oublie pas, l'esprit avant le corps ! Comme ce n'est pas classique, ça déstabilise !

☒ Merci de ces bons conseils, Maman. Vous savez, je crois que d'instinct, je pratiquais déjà cette démarche lorsqu'elle s'avérait utile. Une fois de plus, "bon sang ne saurait mentir!"

Il n'avait pas besoin, de préciser à sa mère, qui le savait parfaitement, que cette pratique instinctive de la séduction, faisait partie de l'intérieur du masque, derrière lequel il cachait sa sensibilité et mieux encore qu'avec son aide, il s'était parfaitement coulé dans le bronze du parfait tombeur de ces dames. Elle savait donc, qu'à force de jouer le Don Juan en herbe, c'était devenu chez lui une seconde nature.

En appréhendant Poitiers plus en profondeur, il s'aperçut que la ville et sa périphérie étaient couvertes d'aristocrates. Il en poussait de partout. Chaque rue possédait au moins une sinon deux familles dont le nom portait une particule, de même pour un grand nombre de propriétés et châteaux des environs, dont les occupants étaient titrés.

Cette aristocratie était beaucoup plus ouverte que la bourgeoisie, bien qu'elle eut, elle aussi, l'esprit fortement teinté de provincialisme. Elle acceptait cependant de s'intéresser aux originalités de certains nouveaux venus, que d'autres appelaient excentricités. Cela explique que la majorité de ses membres furent les premiers à recevoir Sonia et son fils dans leurs salons.

La mère de Boris fut d'autant plus rapidement acceptée dans ce milieu, pourtant très fermé, qu'il se répandit qu'elle était membre d'honneur d'une association parisienne encore plus fermée " les Parisiens de Paris ". Elle avait été cooptée par ses animateurs les plus prestigieux.

Certaines poitevines de bonne naissance, plus curieuses que d'autres ou plus désœuvrées, avaient ouvert au jeune garçon l'entrée de leur boudoir. Il fut même longtemps poursuivi par les assiduités d'une veuve, descendante d'un maréchal de France. Ses ancêtres ne parlaient qu'à Dieu. Mais elle établit très aisément un dialogue avec Boris. Il s'était montré très impudent en jouant sur la corde sensible. La Duchesse avait été littéralement subjuguée par un petit quatrain sans prétention, qu'il lui avait adressé par jeu, pour voir l'effet produit. D'autant plus qu'il alla le lui lire à domicile.

Lorsque votre corps, lorsque votre tête,

Loin de mon corps exultent, loin de ma tête,

Je suis un voyageur sans bagage,

Je suis un voyageur sans voyage.

La destinataire, sans doute satisfaite des autres talents de l'auteur, voulut faire de lui son troubadour attiré en l'adoptant. Il n'avait aucune envie d'offrir une exclusivité étouffante à une conquête même ducale. A son habitude, il voulut le lui faire savoir avec délicatesse et courtoisie. Il crut bien faire en lui envoyant une petite élégie teintée de mélancolie, exprimant discrètement les risques d'une liaison unique.

Vivre ensemble, c'est facile,

Tout peut arriver !

Vivre ensemble c'est fragile,

Tout peut se briser !

Le résultat obtenu fut aux antipodes de l'effet recherché. Emue, la duchesse inassouvie s'entêta, le traquant partout, même à la sortie du lycée. En s'adonnant avec elle au jeu de l'amour, avec son engagement habituel, il avait fait renaître en elle, même si de sa part c'était superficiel, le souvenir du romantisme oublié. En même temps elle ressentit une impression de complétude et de douceur qu'elle n'avait jamais connues. Elle s'accrochait à cette découverte. Il fut obligé de faire intervenir sa mère qui, ravie, parvint à calmer les ardeurs de l'arrière petite-fille du vaillant Maréchal, prête à livrer une bataille perdue d'avance. Cependant, elle ne put s'empêcher par dépit et, en guise d'adieu, de crier à l'infidèle que, toute sa vie, il ne serait qu'un amant de passage ! Le jeune amant de passage fut très impressionné par cette oraison funèbre de leur liaison. Elle ressemblait tout autant à une malédiction qu'à une prédiction.

Il en fut même blessé, au point d'y réfléchir pendant plusieurs jours. Il savait bien que tant qu'il ne rencontrerait pas son premier grand amour, il resterait un petit libertin, digne de ce nom, victime de ses pulsions sexuelles obligatoirement éparpillées.

Il n'avait, évidemment, pas atteint non plus l'âge du désir d'absolu. Il commençait cependant à sentir confusément ce besoin poindre en lui. C'était certainement une des explication de ses petits accès intermittents de mélancolie. Il savait bien également, que son application jubilatoire à se perfectionner dans la partie technique de son métier d'homme, ne suffisait pas toujours à le rendre heureux.

Sérieusement refroidi, il décida d'attendre plus tard, pour aller chasser sur les terres giboyeuses de l'aristocratie, toujours sensible au panache des bons fusils. Il préféra, finalement, changer de direction et s'attaquer au plus difficile, c'est-à-dire aux bourgeoises qui se donnent des allures de patriciennes.

Il avait divisé ces dernières en deux clans : les bigotes et les cagotes.

Les deux catégories possédaient les mêmes attitudes maniérées et guindées, profondément provinciales. Il y avait cependant une différence marquante entre elles, mais peu visible à distance. Elle consistait pour les premières à croire au ciel et à l'étaler par mille démonstrations et prosternations. Tandis que les secondes n'y croyaient pas, mais faisaient semblant d'y croire. Elles essayaient, au geste près, d'imiter la dévotion des premières.

En joueur raffiné, cherchant d'emblée la plus grande difficulté, tout en s'écartant du chemin de celles qu'il devinait à priori indifférentes, Boris s'attaqua d'abord aux bigotes. Il obtint quelques succès dûs à sa persévérance et à son pouvoir de séduction. Mais, il comprit que ses victoires risquaient d'être

trop espacées. Il perdait beaucoup de temps à les aider, même consentantes, à gommer de leur mauvaise conscience l'idée du péché, une fois que celui-ci était consommé. De plus, elles refusaient le plus souvent de visiter son "gynécée" ou de le recevoir chez elles. Elles avaient toutes du personnel de maison, qui risquait de se montrer indiscret.

Il en était réduit à louer une chambre dans une jolie maison de rendez-vous, heureusement située près de chez lui. Elle se trouvait dans une petite rue discrète, juste derrière la cathédrale. La propriétaire l'avait pris en sympathie. Il était toujours accueilli par un joli bouquet de fleurs, posé sur la table de chevet. Il était accompagné d'un œuf frais à gober et d'une épingle pour percer les extrémités. C'était un clin d'œil maternel de la part de l'hôtesse, digne de la sollicitude d'Adrienne. Elle l'aidait ainsi à reprendre des forces, et même à les ménager. Sans doute, pour le conserver le plus longtemps possible comme client, pensait-il avec ironie.

Lorsqu'il essaya de s'attaquer aux jeunes filles de la caste des bigotes, ce fut pour lui, encore plus pénible qu'avec leurs mères. Comme elles ignoraient ce qu'elles perdaient, elles résistaient encore davantage. Pour pouvoir les courtiser, il fut obligé, au début, de se vieillir de quatre ou cinq années. C'était heureusement plausible. Mais, alors, elles pensaient à priori à tout autre chose qu'à la bagatelle. Et, lorsque par chance – ou malchance – elles cédaient à ses avances, c'était encore pire. Il ne devait surtout pas se montrer en leur compagnie. En effet, à l'époque, lorsqu'on "fréquentait" (C'était le verbe employé) une jeune fille, c'est-à-dire qu'on sortait ostensiblement avec elle, surtout dans une ville de province, cela signifiait que le jeune homme avait des intentions très sérieuses à son égard. Cela pouvait même devenir dangereux, en cas de défaillance, à cause d'une éventuelle réaction brutale des parents de celle-ci. Le jeune garçon comprit rapidement qu'il devait se montrer prudent lorsqu'il braconait sur des territoires interdits. Il fallait aussi se méfier de la pression sociale, et du regard des autres. Il relâchait souvent le petit gibier, qu'il rendait à la nature et amadouait le gros, parfois en l'esbroufant sans le savoir.

Sonia se montra rapidement satisfaite des premiers résultats victorieux de son fils. Ils étaient fort encourageants. Sans doute, avait-elle recueilli directement à la source certains échos extrêmement favorables. Il était également vraisemblable, que certaines de ses nouvelles relations poitevines lui avaient rapporté ce que leur propre curiosité leur avait appris. La jeune réputation sulfureuse de Boris faisait gaillardement son chemin, en éveillant de nombreuses indiscretions. La chance de ce dernier, avec son cœur innombrable, consistait à être ouvert à un éventail très large de populations féminines. Sa mère lui avait appris à éviter tout sectarisme sentimental, notamment à ne pas buter sur les inévitables barrières d'âge.

Il comprit, cependant, très vite qu'il lui devenait indispensable de mieux réguler son immarcescible besoin de se livrer à l'œuvre de chair. Il perdait beaucoup trop de temps.

Il n'avait pas d'autre choix que de raccourcir la période des prémices amoureuses. Celle où il commençait à faire la cour, appelée banalement flirt. Il aimait pourtant beaucoup ces moments d'attente, de badinage, où l'acteur principal devenait son imaginaire. Sa cour était chaque fois aussi enflammée que si son existence en dépendait. Il était souvent, au moins aux trois-quarts, sincère. Il accédait ainsi au plaisir de la sincérité. Il disait lui-même que cette période d'attente volontaire était une sorte de "fiançailles" des esprits, exacerbant le désir avant le mariage des corps. Le seul reproche qu'il pouvait se faire, c'était la trop grande dispersion, pour lui, de ce genre de situations. C'était une rude existence que celle d'un Casanova en herbe, dans une ville de moyenne importance, pendant l'Occupation ! Sa vie sentimentale était devenue trop compliquée. Mais il la vivait avec une telle allégresse ! Il était toujours prêt à chanter entre deux extases. Il se parfumait avec volupté aux effluves de ses amours éparpillées. Il absorbait l'existence par tous les pores de la peau. Il en savourait chaque instant heureux, comme s'il s'agissait d'un événement majeur, au milieu de la grisaille environnante. D'instinct, parce que l'époque ne lui offrait pas d'autre alternative, il était devenu un virtuose de l'éphémère. Il savait qu'il n'avait plus le choix. Il s'y résigna avec beaucoup de

regret. Il eut donc la sagesse et l'intelligence de réorganiser son mode de vie. En réaménageant son existence quotidienne, il dut tenir compte d'une petite affection de l'âme, dont il était atteint depuis toujours, et qu'il appelait le "syndrome des crépuscules". Souvent quand la nuit tombait, il avait le sentiment que le prochain jour ne se lèverait jamais. Pour l'éviter, il devait, au même moment, se trouver soit à sa table de travail à la maison, soit dans un lit en agréable compagnie.

La première résolution, la plus évidente, consista à abandonner les bigotes et leur descendance, au seul profit des cagotes. Il obtint quelques succès immédiats en lançant des attaques frontales sur certaines de ces dernières, parmi celles qui montraient le plus d'afféterie. Certaines espéraient qu'il allait leur faire découvrir certains mystères de l'Orient dans des enlacements torrides. Reprenant son violon il ne leur jouait plus que des toccatas fugaces. Il eut, par conséquent, l'agréable confirmation, que certaines résistances, fort résolues, qui lui étaient opposées, ne l'étaient qu'en apparence, et fort loin d'être désespérantes. Pour que l'adversaire accepte sa défaite, il ne fallait surtout pas l'humilier et même l'aider à sauver l'honneur. La reddition devait être obtenue après un semblant de début de bataille, plutôt que de prendre l'air vainqueur, de celui qui sait qu'elle est gagnée d'avance, avant même de l'avoir engagée. D'autant plus que s'ajoutait aux murmures flatteurs qui déjà l'accompagnaient, celui d'être un parfait gentleman. Grâce à la bonne éducation qu'il avait reçue, aucune représentante du sexe féminin, apte à procréer, ne courait le risque d'un éventuel effet secondaire consécutif à ses générosités horizontales. Il avait appris à retenir ses gamètes ! Il savait se conduire ! Cet écho rassurant s'était répandu dans de nombreuses chaumières de la ville, souvent habitées par le rêve de Psyché enlevée par Eros. Il se répétait, plus par humour que par fatuité, une phrase de Lord Byron, dont le personnage, et pour cause, le fascinait plus que le poète : « Personne, depuis la guerre de Troie, n'a été aussi souvent enlevé que moi ! »

A l'issue de cette première expérience novatrice Boris, en rentrant à Paris, décida dès la rentrée suivante, de créer un club dont le nom en lui-même était tout un programme. Il l'appela "Les Retrouseurs". Il se livra à une sélection sévère autant que difficile, parmi une dizaine de camarades de lycée. Il fut évidemment obligé d'orienter ses recherches dans les classes supérieures, ses propres condisciples manquant par trop de maturité !

Président d'office de ce cercle très fermé, par le nombre en même temps que très ouvert sur l'extérieur, il se devait de l'animer en entraînant ses membres à l'action. Deux fois par semaine, ses compagnons et lui se rendaient à la sortie du lycée de jeunes filles La Fontaine, situé à quelques centaines de mètres du lycée de garçons Claude Bernard.

Le premier assaut, parce qu'inattendu, ne fut pas très efficace. Les victimes ne comprenant pas ce que leur voulaient leurs agresseurs, s'égaillèrent comme une volée de moineaux poursuivis par des matous, en poussant des cris d'orfraies. Mais, les jeunes lycéennes comprirent rapidement les intentions des jeunes mâles excités. Elles se dispersèrent de moins en moins rapidement.